

roulaient des doigts pour aller se faire racler là, par ce râteau tendu comme une griffe et avide comme un croc de boucher. Il avait dans les oreilles le bourdonnement de la foule qui regardait, dans le sang la fièvre encore de cette partie éternellement tentée, disputée, recommencée avec des prurits de revanche, et qui lui arrachait fraction par fraction, sa fortune, comme sa chair par lambeaux. Ruiné, décaivé, fini... En si peu d'heures !

Un crime inutile ! Une combinaison écroulée ! Plus rien ! Que faire ?

Travailler ? Oui, il se disait cela quand il avait encore à lui l'argent du crime, l'argent qui ne lui suffisait pas, qu'il voulait grossir. Mais à présent ?

Travailler où ? Travailler à quoi ?

Il fallait fuir d'abord, et il n'avait même plus de quoi vivre huit jours après avoir fui !

Alors que devenir ?

On peut se cacher quand on est riche ! On ne soupçonne pas qui paye bien. Mais un pauvre !

Le nom lui sautait à la joue comme un affront, le déchirait comme un stigmate.

Pauvre ! Recommencer la lutte, remonter le rocher, traîner le même boulet, avaler les mêmes misères, les mêmes rancœurs, on supposant que la cour d'assises ne fût pas là, tout près, comme un étal où on le pousserait ? Non !

—Non, mille fois non ! Bataille perdue, mon vieux ! Tu pouvais être un maître pour le troupeau des imbéciles et des gredins ; tu ne seras qu'un sot et qu'une canaille, puisque tu as échoué ! La pièce est ratée ; allons, demande ton paletot et file !

Il rentra à l'hôtel, sonna la femme de chambre, demanda du papier à lettre et écrivit ; puis glissant une des lettres dans sa redingote, il laissa l'autre sur sa table bien en vue, et sortit.

La lettre qui restait et qu'on retrouva le lendemain, était adressée : *A monsieur le procureur de la République, à Paris.* Jean y disait la vérité sur la mort de M. de la Berthière.

Celle qu'il emportait ne contenait que ces deux lignes écrites, comme un testament ironique, à l'adresse des auditeurs de Mornas, des comparses d'autrefois, qui applaudissaient le Mandarin, les théories, les paradoxes, les discours et les audaces du Mandarin dans les brasseries du Quartier :

« Puisqu'il faut tuer le mandarin, je le tue ! Et c'est moi !

“ JEAN MORNAS.”

Il alla, sur la terrasse, prendre le frais, fumer un dernier cigare, humer l'odeur des fleurs, voir les ombres des palmiers s'allonger devant lui et regarder, sous la clarté pâle, la mer paisible et nacrée...

Il faisait bon vivre. Une chanson montait, accompagnée de rires. Des couples quelquefois passaient, silencieux, enlacés comme des ombres heureuses.

Jean fuma jusqu'au bout son cigare et le jeta lorsqu'il lui brûla les doigts.

—Désagréable ! dit-il. Autant se brûler la cervelle !

Assis sur un banc, face à la mer, il chercha sous son gilet le place du cœur, “ puisque j'en ai un ! ” et, le doigt sur la gâchette d'un revolver, il tira.

On entendit, dans la nuit, la détonation qui fit s'envoler, vers la mer, des oiseaux endormis.

XIV

Le lendemain, à l'heure où l'on procédait, à Monaco, aux constatations légales du suicide du décaivé, le parquet de Paris télégraphiait aux commissaires centraux des frontières de veiller s'il était possible, à “ l'arrestation du nommé Jean-André Mornas, prévenu d'assassinat et de vol, et dont le signalement suivait.”

Lucie Lorin avait parlé.

Le docteur Pomeroy venait de faire tomber des lèvres de la pauvre enfant hypnotisée, domptée et captée une fois de plus, le nom du coupable.

Peut-être, dans la petite maison de la route de Villefranche, les vieux qui lisent peu et vivent là d'une existence végétative n'ont-ils jamais appris exactement que Jean, leur petit Jean, leur orgueil, qu'ils pleurent encore, était, au moment de sa mort, accusé d'avoir commis un crime.

La vérité comme la calomnie s'arrête parfois, à demi tremblante, au seuil de certains logis.

Lucie Lorin vit toujours, malade, anémique et sombre. Elle n'a gardé de l'atroce réalité traversée qu'un souvenir vague, incomplet, comme la pesanteur d'un mauvais rêve. Mais le détraquement du système nerveux subsiste. Le docteur Pomeroy l'a recueillie, l'a soignée, s'est juré de la guérir de ses crises féroces qui la minent depuis des mois et des mois.

Il dit parfois à sa vieille bonne :

—J'étais né père ! Et voyez, Julie, j'ai finalement une fille sans avoir eu la corvée d'avoir la femme ?

FIN

POUR LE PROCHAIN NUMERO :

LE CRIME DE LA RUE ST-LAURENT

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE - - - 15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35 cts.
LES ORPHELINES - - 15 cts.	LE CHOLERA - - - 5 cts.
LA FILLE DE CAÏN - 15 cts.	Le Traité du Cheval - 5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'achèvent rapidement.
S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

—o—
Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des *MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES* publiées par M. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue St-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.